

Vivre mieux, est-ce travailler moins ?

Baccalauréat d'essai

Éléments de correction



Le travail semble paradoxalement à la fois contraignant et valorisé. Il est valorisé : tous les hommes le recherchent et ceux qui en sont privés s'en plaignent. « *Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin.* », dit Voltaire dans *Candide*, ce qui sous-entend que le travail serait à l'origine de toutes les vertus. Et pourtant, travailler est pénible et contraignant. Finalement ce qu'on aimerait, ce n'est pas le travail pour lui-même, mais simplement le salaire du travail. L'idéal serait d'obtenir le salaire du travail sans avoir à faire l'effort de travailler. Mais comment expliquer alors que certaines personnes acceptent de travailler même sans salaire, sous la forme du bénévolat. Ne peut-on pas désirer le travail pour lui-même ? Le travail est-il une contrainte ou une libération ? Vivre mieux, est-ce travailler moins ? L'essentiel d'une vie d'homme se réalise-t-il dans le travail ou hors de lui ? Nous verrons d'abord en quoi le travail est une contrainte et combien on vit mieux à moins y être soumis. Nous examinerons ensuite les limites de cette thèse en montrant en quoi le travail est néanmoins

une libération. Nous distinguerons enfin deux sortes de contraintes et verrons à laquelle des deux le travail appartient, dessinant ainsi les conditions d'un travail humanisant et non pas aliénant.

Travailler est une activité pénible et contraignante. L'homme doit faire un effort sur lui-même pour se mettre au travail. Il semble d'ailleurs qu'on ne travaille que pour ne plus avoir à travailler. Lorsque j'ai obtenu les résultats pour lesquels je travaillais, je peux enfin consacrer mon temps au loisir. Là est la vraie vie dont le travail reste en marge. « *Méto-boulot-dodo* » : le « o » du méto, du boulot, du dodo sont révélateurs à cet égard : c'est le cercle fermé sur lui-même accablant de stérilité. Le méto n'est que la caricature du voyage, le boulot celle d'une activité créatrice épanouissante, le dodo, celle de la jouissance et du loisir. La formule dénonce dans la vie, la mort de la vie. A quoi bon vivre si c'est pour devoir travailler, c'est-à-dire ne pas vivre ?

Le travail est deux fois contraignant si l'on considère que l'homme ne peut pas ne pas travailler. Car celui qui ne travaillerait pas serait toujours dépendant de l'effort d'autres hommes qui devraient travailler pour lui. L'homme, à la différence de l'animal, naît nu dans la nature. Les animaux sont dotés de qualités qui leur permettent d'être adaptés à un milieu naturel spécifique. Certains possèdent par exemple de la fourrure, du poil, des plumes grâce à quoi ils pourront se protéger du froid. L'homme va devoir transformer la nature pour l'adapter à ses propres besoins et s'y conserver. Ainsi, c'est par le travail que l'homme va obtenir ce que les animaux possèdent naturellement, sans effort : le bien-être. Que l'homme doive travailler semble une injustice de la nature : c'est ce qui fait dire à Protagoras, dans le mythe d'Épiméthée et de Prométhée, que « *l'homme est un oubli de la nature* ». L'homme, par rapport aux animaux, semble inachevé et imparfait.

Hegel, dans la *Phénoménologie de l'esprit* (ch. IV, « dialectique du maître et de l'esclave »), fait une analyse symbolique du rapport de l'homme à son travail. Il ne faut pas voir dans ces notions de maître et d'esclave un simple statut social : le maître désigne celui qui refuse de travailler et qui considère que d'autres doivent travailler pour lui ; l'esclave désigne celui qui travaille sans être reconnu pour son travail. Le maître représente, semble-t-il, la condition la plus enviable pour l'homme. Il profite du travail d'autres hommes, sans devoir lui-même travailler. Hegel dit que « *tout lui est servi sur un plateau par l'esclave* ». Il obtient tout ce qu'il désire sans effort, et peut consacrer tout son temps au loisir et au divertissement. L'esclave représente la condition la plus ingrate, semble-t-il, puisqu'il doit travailler sans même pouvoir profiter des produits de son travail, qui sont tous destinés au maître. Moralité : si le travail est un fardeau pour l'homme, l'idéal serait de profiter du travail d'autres hommes, sans devoir soi-même travailler.



Paradoxalement, quoique contraignant, le travail demeure une libération pour l'homme. L'homme doit transformer la nature par son propre travail et c'est avec ses mains qu'il travaillera. Or « *la main, dit Aristote, semble bien être non pas un outil mais plusieurs* ». La main est capable de tout tenir, elle est ainsi une sorte d'outil qui permet d'en fabriquer d'autres et de transformer la nature librement. Si chaque animal est doté de moyens lui permettant d'être adapté à un milieu précis, chaque animal n'est adapté qu'à une seule chose dans la nature. L'homme lui, n'est naturellement adapté à rien, mais grâce à ses mains, il pourra s'adapter à toutes sortes de milieux et atteindre toutes sortes de fins. L'homme pourra faire ce que l'animal fait, mais en plus, d'autres choses que l'animal ne pourra jamais faire. Par exemple, comme le canard, l'homme pourra pratiquer la pêche sous-marine, mais il pourra aussi

jouer de la guitare, soigner ses semblables, conquérir les fonds sous-marins ou le ciel. Le travail est donc la marque d'une nature plus intelligente et plus libre.

Néanmoins, le travail semble demeurer une activité contraignante et pénible. C'est la question qu'évoque Hegel en opposant le maître et l'esclave. En apparence, le maître est plus libre que l'esclave. Or Hegel s'attache à montrer qu'il n'en est rien. Le maître obtient tout sans effort. Ses désirs les plus capricieux sont immédiatement satisfaits par le travail de l'esclave. L'esclave en

revanche, en transformant la nature, rencontre une résistance. Contrairement au maître, il n'a rien sans effort. Or l'esclave, pour pouvoir maîtriser la nature et la transformer selon la volonté du maître, doit développer en lui un certain nombre de dispositions requises par le travail. Il doit apprendre à se discipliner, à être méthodique, afin que ses efforts ne demeurent pas improductifs. Le travail demande de faire preuve d'ingéniosité pour adapter les bons moyens aux fins désirées. L'esclave doit encore acquérir une certaine habileté manuelle, ce qui implique une certaine maîtrise de soi. Le travail exige le développement de certaines qualités psychologiques telles que la patience, le courage, etc. Sans ces qualités, l'esclave serait incapable de fournir un quelconque travail efficace et ses efforts resteraient vains.

Qui est le plus libre du maître ou de l'esclave ? Finalement, le maître est libre comme l'animal est libre. Il jouit passivement de biens qui lui sont immédiatement donnés. Il devient en ce sens esclave de son propre esclave puisque sans lui il n'a rien. Mais plus encore, le maître reste esclave de sa propre nature sauvage puisque rien ne résiste à ses caprices. L'esclave, grâce au travail, sera de plus en plus capable d'exercer sur lui une maîtrise dont le maître sera de moins en moins capable. Car l'esclave ne sera maître de la nature qu'à condition qu'il devienne en même temps maître de lui-même. Pour pouvoir transformer la nature, l'esclave va devoir en même temps transformer sa propre nature. Par le travail l'esclave apprend à devenir maître de lui-même, donc plus libre. Il domestique sa propre nature, la rend moins sauvage, plus humaine.



Il ne faut pas confondre deux types de contraintes : celle qui a pour effet d'être pénible et celle qui conduit à une aliénation. Le travail, tout en étant *désagréable*, n'est pas *aliénant*. Le travail n'est d'ailleurs pénible que lorsque qu'on commence une tâche. Mais il devient plaisant dès lors qu'il commence à produire les résultats escomptés. Aristote considère même que le plaisir est le critère d'un acte ou d'une activité réussis. Lorsque le travail aboutit, il devient plaisant.

Il y a bien un travail qui est aliénant, c'est le travail à la chaîne, conséquence d'une division technique du travail que Marx dénonce comme une aliénation. Si le travail à la chaîne est aliénant, ce n'est pas que le travail soit par nature aliénant, c'est que le travail à la chaîne n'est pas un véritable travail. En effet, tout travail, comme toute action ou toute activité humaine implique deux moments : le moment de la conception et celui de l'exécution. Je conçois d'abord le produit de mon travail avant de le réaliser ; puis j'exécute ce que j'ai préalablement conçu. C'est d'ailleurs ce qui permet de distinguer le travail humain du « travail » animal : l'abeille la plus experte ne travaillera jamais comme travaille l'architecte même le moins habile parce, dit Marx, « le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'esprit du travailleur ». « Idéalement » ne signifie pas que le résultat du travail soit présenté comme un idéal à atteindre

pour le travailleur qui conçoit la chose qu'il doit produire, mais signifie seulement que le travailleur a dans son esprit l'idée de ce qu'il va produire. Or dans le travail à la chaîne, le premier moment disparaît : l'ouvrier doit exécuter inlassablement les mêmes opérations sans rien concevoir de son activité. A force de répéter machinalement les mêmes gestes, sans jamais avoir à réfléchir à ce qu'il fait, il devient abruti, étranger à lui-même. Enfin, le travail à la chaîne ne peut jamais devenir plaisant puisque l'ouvrier est séparé du produit de son travail : dans la fabrique d'épingles imaginée par Adam Smith (*Richesse des nations*, I, 1), le travailleur ne réalise qu'1/18^{ème} de l'épingle. Il ne reconnaît pas dans le produit la marque de son travail. Si le travail à la chaîne est aliénant, cela ne signifie pas que le travail soit aliénant, mais cela montre plutôt que le travail à la chaîne n'est pas digne d'être appelé travail.

Enfin, l'oisiveté est angoissante. L'oisif se demande toujours s'il n'est pas de trop dans la nature : à quoi bon vivre, si vivre c'est végéter ? Dans son refus superficiel du travail il demeure profondément angoissé n'ayant pas le sentiment d'être chez soi dans le monde. On parle, à cet égard, de la fonction socialisante du travail, au sens où, par le travail, le travailleur trouve sa place, son rôle, dans une société. Ainsi, selon Aristote, c'est à partir du travail qu'il faut comprendre le divertissement, et non l'inverse. Seul le travail peut être une fin, non le divertissement. Autrement dit, on ne travaille pas pour ne plus avoir à le faire afin de pouvoir enfin se divertir, mais on se divertit pour mieux travailler après.

Il faut donc distinguer deux types de contraintes : celle qui constitue une aliénation et celle qui est liée à une activité pénible. Toute activité pénible n'est pas nécessairement aliénante. Le travail est pénible pour l'homme, puisque dans l'effort qu'il implique l'homme mesure son imperfection. Mais le travail reste libérateur, puisqu'il permet à l'homme, en transformant la nature pour la maîtriser librement selon sa volonté, de transformer sa propre nature pour s'en rendre maître. Toute libération suppose même la conscience d'une contrainte. Il ne peut y avoir de sentiment de libération là où il n'y a pas le sentiment de se libérer de quelque chose de contraignant. L'homme donc, travaille pour être libre : vivre mieux est davantage travailler mieux que moins.

